

CLAUDIO CHIANCONE

PATERNITÉ ET FRATERNITÉ INTELLECTUELLES À L'ÉPOQUE DES LUMIÈRES

L'ÉCOLE DE MELCHIORRE CESAROTTI, UNE FRANC-MAÇONNERIE ALTERNATIVE ?

Époque par excellence de la libre-pensée opposée aux préjugés et destructrice de certitudes, le XVIII^e siècle fut même capable de mettre en question ce fondement de la société occidentale qui est l'idée traditionnelle de famille.

En fait, comme bon nombre d'études l'ont démontré depuis longtemps, à l'époque des Lumières les concepts de famille, liaison parentale, amour et amitié s'élargirent, ou bien devinrent interchangeables. Dans le domaine du lexique amoureux, à titre d'exemple, on remarque parfois un renversement de dénominations. Prenons la correspondance sentimentale secrète entre Giustiniana Wynne Rosenberg et Andrea Memmo, deux protagonistes de la jeunesse dorée vénitienne, publiée récemment par Nancy Isenberg : ici, les bien-aimés s'appellent réciproquement « mon frère » et « ma sœur », comme pour souligner une liaison née par hasard, interdite par la société et pourtant ressentie par les deux amants comme plus forte qu'un lien ancestral quel qu'il soit¹.

On peut trouver une déclinaison différente de cet élargissement et de cette remise en question des étiquettes familiales traditionnelles dans la correspondance de Melchiorre Cesarotti (1730-1808), l'abbé et

¹ « In tutta Europa, in quei tempi prerivoluzionari, nuovi concetti di amicizia intima e di *philadelphia* (amore fraterno) cominciarono a scandire le interazioni sociali, sia nella sfera pubblica che in quella privata » (cf. N. Isenberg, *Seduzioni epistolari nell'età dei Lumi: l'equivoco e provocante carteggio amoroso di Giustiniana Wynne, scrittrice anglo-veneziana (1737-1791)*, dans *Quaderno del Dipartimento di letterature comparate*, 2, 2006, p. 51. Sur la question, et particulièrement pour ce qui est du concept de famille « élargie », cf. J.-J. Hamm, *Désirs et complicités: écriture et liaisons épistolaires entre frères et sœurs*, dans W. Bannour et Ph. Berthier (dir.), *Eros philadelphe*, Paris, 1992, p. 135-158 ; G. Alfani et V. Gourdon (dir.), *Spiritual kinship in Europe: 1500-1900*, Londres, 2012 ; N. Tadmor, *Family and Friendship in Eighteenth-Century England: Household, Kinship, and Patronage*, Cambridge, 2001, p. 103-166. Sur le concept de Fraternité cf. G. Bertrand, G. Montègre et C. Brice (dir.), *Fraternité: pour une histoire du concept*, Grenoble, 2012.

professeur de langue grecque de l'Université de Padoue qui, grâce à ses traductions des *Poèmes d'Ossian*, de l'*Iliade*, et plus encore grâce à son *Essai sur la philosophie du goût*, acquiert une place de premier rang dans la scène culturelle italienne de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, et qui, en véritable porte-drapeau du parti littéraire « progressiste », proposa une réforme profonde et une modernisation aussi bien de la langue que du goût littéraire de son pays².

Il est notoire qu'entre les hommes de culture de l'époque des Lumières s'était affirmé le concept de « République des Lettres », qui avait vu le jour au cours du siècle précédent. La Raison étant un bien commun et élargi équitablement par la Nature à tout le monde, il s'ensuivait que tous les hommes de culture étaient concitoyens et frères d'un état idéal, dans lequel chacun était évalué pour son propre talent et non pas pour sa position sociale, et il jouissait ainsi des mêmes droits que les autres³. Ce principe fait surface à maintes reprises dans la correspondance de Cesarotti, où il est même articulé en une pyramide de plusieurs niveaux, au sommet de laquelle on ne parle plus de « République Littéraire », mais de « Famille Littéraire ».

Le premier niveau de cette pyramide est celui de l'« institutionnel » : Cesarotti était en effet persuadé que les instituts culturels étant tous générés par la Raison, ils sont eux-mêmes unis par un lien fraternel. En tant que secrétaire perpétuel de l'Académie de sciences lettres et arts de Padoue, l'abbé avait souvent recours à ce concept dans sa correspondance savante. Dans une lettre adressée à Matteo Borsa, secrétaire de l'Académie virgilienne de Mantoue, il rappelait « cette aimable bienveillance *fraternelle* qui, pour le bien des études, doit lier toutes les sociétés littéraires »⁴. Un de ses collègues, Johann Bernhard Merian, secrétaire de l'Académie de Berlin, lui exprimait de son côté, au nom de sa propre institution, « son désir inaltérable de continuer sa liaison *fraternelle* ou *sororale* avec un corps aussi illustre »⁵.

² Pour un cadre général de la vie et de l'œuvre de Cesarotti cf. V. Gallo, *Cesarotti da Padova a Selvazzano*, Padoue, 2008 et C. Chiancone, *La scuola di Melchiorre Cesarotti nel quadro del primo romanticismo europeo*, thèse de doctorat, Université Grenoble 3/ Université de Padoue, 2010. Pour ce qui est des ouvrages de Cesarotti, demeure toujours fondamentale l'édition intégrale *Opere dell'abate Melchiorre Cesarotti*, Pise, dalla Tipografia della Società Letteraria [puis Florence, Molini e Landi; Paris, Giovanni Claudio Molini; Pise, Capurro], 1800-1813, 40 volumes (dorénavant citée comme *Opere*. Toutes les traductions de l'italien tirées dorénavant de cet ouvrage, sont miennes).

³ Cf. H. Bots et F. Waquet, *La République des Lettres*, Paris, 1997. Cf. aussi M. Rosa, *Un « médiateur » dans la République des lettres : le bibliothécaire*, dans H. Bots et F. Waquet (dir.), *Commercium litterarium : la communication dans la République des lettres / Forms of Communication in the Republic of Letters, 1600-1750*, Amsterdam, 1994, p. 81-99; A. Battistini, C. Griggio et R. Rabboni (dir.), *La Repubblica delle lettere : il Settecento italiano e la scuola del secolo XXI*, Pise-Rome, 2011.

⁴ Lettre à M. Borsa, Padoue 27 février 1796 (cf. Bibliothèque de l'Académie Virgilienne de Mantoue, Ms. 3/479. Souligné par nous).

⁵ Lettre de J. B. Merian, Berlin 19 septembre 1798 (cf. *Opere*, XXXVIII, p. 39-45. Mon italique).

Selon Cesarotti, cette fraternité intellectuelle entre institutions liait non seulement les académies, mais aussi les universités, et elle était au-dessus de tout clivage politique, géographique ou idéologique. Au beau milieu de l'empire napoléonien, à l'occasion de l'arrêt impérial qui ratifiait le maintien de l'Université de Padoue, l'abbé padouan s'adressait ainsi au directeur général de l'éducation publique, Pietro Moscati, ce dernier lui-même professeur et par conséquent collègue de Cesarotti : « Rien n'est plus souhaitable pour notre université que de former, avec ses autres compagnes, la République Littéraire d'Italie, qui soit véritablement une et indivisible. » Une phrase, comme on peut bien le voir, bien audacieuse car elle réexhumait une formule jacobine qui, du moins d'un point de vue politique, n'était plus en vogue depuis longtemps et qui, de plus, rappelait une époque fort houleuse. La même lettre continuait naturellement sur un ton plus encomiastique :

Agrérez donc, illustre Ministre et très célèbre professeur, que vos nouveaux salariés et confrères vous adressent par notre voie les sentiments de nos félicitations et de la confiance de trouver en vous non seulement un chef éclairé et respectable, mais aussi un collègue attaché et bienveillant, prêt à regarder l'Université de Padoue comme une *sœur* jadis éloignée par le mauvais sort, et maintenant heureusement réunie à sa famille, fière d'appartenir au même père [Napoléon], et animée par un même esprit, celui de coopérer avec acribie au bien général des études, et à l'honneur commun de l'Italie⁶.

Comme on le voit, au beau milieu de l'empire napoléonien, le concept de fraternité républicaine avait survécu, sinon au niveau politique, du moins au niveau intellectuel, tout en assumant une nouvelle forme : la mère commune n'étant plus la Raison, mais la personne de l'Empereur qui, par la voie d'un arrêt, avait redonné la vie à l'Université de Padoue.

Dans la correspondance de Cesarotti, on peut également trouver un deuxième niveau de fraternité, que l'on pourrait qualifier de « personnel » entre intellectuels⁷. En fait, en tant qu'enfants d'une génitrice commune et membres d'institutions sœurs, les hommes de culture eux-mêmes sont unis par un lien fraternel. « Il est propre aux talents de rendre tous ceux qui les possèdent citoyens de tout pays, et de leur faire trouver des concitoyens et *des frères* où que les études et les lettres soient honorées », écrivait Cesarotti à un néo-élu de l'Académie de Padoue⁸. Ce principe d'internationalité de la fraternité intellectuelle était tout à fait partagé par le sous-mentionné secrétaire de l'Académie de

⁶ Lettre à P. Moscati, [Padoue environ février 1806] (cf. *Opere*, XXXIX, p. 219-220. Souligné par nous).

⁷ Dans ce cas de figure, on remarque un choix lexical stratégique de la part de Cesarotti, c'est-à-dire le fait d'appeler ses collègues non pas avec le terme plus usuel de « collega », mais avec le gallicisme « *confratello* » (souligné par nous) : une forme qui, en italien, assume une valeur ajoutée de fraternité.

⁸ Lettre à S. Borgia, [10 janvier 1799] (cf. *Opere*, XXXIX, p. 221-222. Souligné par nous).

Berlin, Merian, lequel dans une lettre priait Cesarotti de faire passer au collègue padouan Sibiliato ses « salutations *fraternelles* » (nous sommes là en 1788, un an avant l'éclat de la Révolution Française qui allait rendre si célèbre le « salut et fraternité »)⁹. Une autre fois encore, après lui avoir envoyé une ébauche de ses essais sur Dante et Pétrarque, le même académicien berlinois demandait à son collègue padouan, mieux préparé en littérature italienne, ses « corrections *fraternelles* »¹⁰. Une phrase qui représente de surcroît un curieux cas de réadaptation intellectuelle d'une formule évangélique, et qui était rédigée en mai 1794, au cœur des bouleversements produits dans les consciences européennes par la Terreur parisienne¹¹. Cesarotti et Merian avaient condamné ouvertement, et depuis longtemps, les événements de France: et pourtant ils ne se gênaient point, dans leur correspondance intellectuelle, pour employer le lexique de la fraternité, malgré l'abus que les révolutionnaires en avaient fait. Fiers du rôle culturel, voire de la mission dont ils se sentaient investis, les intellectuels fin de siècle continuaient de considérer la fraternité intellectuelle comme la seule et véritable forme de fraternité pure et exempte de quelques abus ou équivoques qu'ils soient.

Mais dans la correspondance de Cesarotti on peut apercevoir des niveaux de fraternité intellectuelle ultérieurs.

En fait, avec un cercle plus restreint d'amis et de proches, Cesarotti appliquait le principe selon lequel deux hommes de lettres peuvent se considérer comme frères non seulement parce que concitoyens d'une même République Littéraire, ou membres d'institutions culturelles sœurs, mais aussi parce qu'ils partagent les mêmes idéaux et le même goût esthétique et philosophique. En remerciant un ami qui lui avait offert une copie d'un essai philosophique, dont Cesarotti avait partagé les idées, le professeur padouan écrivait: « Permettez-moi que je me flatte d'être *votre confrère dans l'amour du Beau*, et dans la philosophie du goût et du cœur »¹².

En outre, dans le cénacle césarottien, on pouvait se considérer comme des frères dès lors que l'on était passionné par le même auteur; dans ce cas de figure, ce dernier assumait le rôle de père spirituel commun. On est là, de toute évidence, devant un degré de fraternité bien plus passionnel que rationnel. En 1763, en s'adressant à son idole littéraire, le poète écossais James Macpherson (le célèbre premier auteur et pseudo-traducteur des *Poèmes d'Ossian*), le jeune Cesarotti prenait

⁹ Lettre de J. B. Merian, Berlin 7 avril 1788 (cf. *Opere*, XXXVII, p. 52-57. Souligné par nous).

¹⁰ Lettre de J. B. Merian, Berlin 31 mai 1794 (cf. *Opere*, XXXVII, p. 312-320. Souligné par nous).

¹¹ Sur la « correction fraternelle » chrétienne cf. Mathieu, 18, 15-18 (« Si ton frère vient à pécher, va le trouver et reprends-le, seul à seul. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère »).

¹² Lettre à G. B. Corniani, Padoue 11 décembre 1790 (cf. British Library, Ms. Add. 22,899. Souligné par nous).

congé ainsi : « Je suis, Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, votre très humble serviteur en littérature, et *votre confrère en Ossian* »¹³. La formule, elle aussi empruntée à la liturgie chrétienne, mais encore une fois utilisée avec un sens intellectuel, ratifiait la sacralité du lien entre les deux admirateurs passionnés par le même auteur, qui ne sont donc plus « frères en Christ » mais « confrères en Ossian ». L'abbé de Padoue employa la même formule vingt ans plus tard avec l'érudit français Paul-Jérémie Bitaubé, lui aussi traducteur d'Homère, et que Cesarotti appelle donc « mon confrère en Homère », en ajoutant : « Homère nous a rendu confrères, mais *je ne suis que votre cadet*, et je respecte absolument vos *droits d'ânesse* »¹⁴. Cette dernière phrase peut bien nous étonner, car en fait Bitaubé était plus jeune que Cesarotti. Il en découle donc le principe que, d'après l'abbé padouan, si celui qui s'occupe d'un même auteur est un (con)frère, celui qui s'en est occupé le premier est l'aîné. On est donc devant un renversement non seulement des liens parentaux, mais aussi de l'âge biologique : la vie de l'homme de lettres a commencé le jour où il a commencé à s'occuper de son auteur préféré, lequel lui a ainsi donné la vie, comme un père ; il s'ensuit que les autres hommes de lettres que cet auteur a « engendrés » d'un point de vue littéraire, sont bien ses frères¹⁵.

C'est probablement à partir de ce dernier concept, plus passionnel, de fraternité intellectuelle que fut conçu le degré supérieur, et certainement le plus original, du concept de parentèle au sein de l'école de Cesarotti.

En effet, si la fraternité entre institutions, hommes de culture, partisans de la même philosophie et passionnés du même poète classique était d'une nature, pour ainsi dire, encore abstraite, dans le cercle de Cesarotti, le concept fut pris à la lettre, appliqué au maître et à ses disciples, codifié et ritualisé.

Cesarotti conçut en effet son école comme une famille idéale. Ses correspondances inédites, que j'ai pu réexhumer à la suite de longues recherches d'archives, m'ont permis de reconstituer la chronologie et les rituels de cette « famille ».

L'abbé padouan avait toujours eu un instinct paternel et protecteur envers ses meilleurs élèves. On peut déjà remarquer cela dans certai-

¹³ Lettre à J. Macpherson, [début 1763] (cf. *Opere*, XXXV, p. 15. Souligné par nous).

¹⁴ Lettre à J. B. Merian, [environ février 1791] (cf. *Opere*, XXXVII, p. 152-156. Souligné par nous).

¹⁵ Ce concept est décliné de plusieurs manières dans le cercle de Cesarotti. Regardons p.e. la correspondance entre l'abbé mantouan Saverio Bettinelli et la poète padouane Francesca Roberti Franco (qui fut amie et élève de Cesarotti), deux adorateurs acharnés de Pétrarque, et qui s'appelaient donc l'une l'autre « ma sœur en Pétrarque » et « mon frère en Pétrarque » (cf. C. Chiancone, *Il carteggio di Francesca Roberti Franco con Saverio Bettinelli*, dans *Quaderni veneti*, 47-48, 2008, p. 189-250 ; les lettres remontent à 1777). Cf. aussi la lettre de Francesca à Bettinelli, dans laquelle elle s'exclame : « Vous aussi vous êtes estimateur de l'Arioste, je vous suis sœur en cela aussi ! » (lettre datée 16 mai 1780, *op. cit.*, p. 227).

nes lettres de sa jeunesse, lorsque, précepteur débutant à Venise (on est alors dans les années 1760), il s'adressait au fidèle disciple et assistant Giovanni Coi avec les termes d'une amitié profonde et fortement ancrée dans des valeurs morales :

Je vous aime de plus en plus, et il me semble que, parmi la foule des amis et bienfaiteurs qui sont les miens, il n'y en aura aucun parmi eux avec lequel je pourrais savourer plus librement et plus constamment les fruits de l'amitié, qu'avec vous. Ce qui me fait espérer cela est tout d'abord votre caractère entièrement consacré à la bonté et aux études, et totalement étranger à toutes les bizarres frivolités du peuple [...], ensuite votre situation qui, bien plus que celle de n'importe qui d'autre, paraît faire bon ménage avec la mienne. Il serait vraiment bien dommage qu'on laisse ces beaux espoirs s'évanouir, et qu'un petit ver caché gâte la plante alors qu'elle est si près de produire des fruits si doux¹⁶.

Quinze ans plus tard, en 1775, Cesarotti accueillait chez lui un jeune séminariste originaire de Romagne, chétif mais doué d'un extraordinaire talent poétique : c'était l'abbé Pellegrino Gaudenzi. Cesarotti en fit son protégé : il l'hébergea chez lui huit ans durant et se chargea personnellement de son éducation morale et poétique. D'après le biographe de Gaudenzi, il « en fit son élève préféré, et le regarda même comme son propre enfant »¹⁷.

De ce long apprentissage eut origine un petit joyau de la poésie dévote italienne du XVIII^e siècle, *La Naissance du Christ*, un poème sacré inspiré par le *Paradis perdu* de Milton et qui connut une grande diffusion posthume. En envoyant une copie à un ami, Cesarotti en parlait comme d'une œuvre « d'un mérite fort distingué », et ajoutait : « Je le louerais davantage, si entre l'auteur et moi il n'y avait pas une relation trop étroite, que l'on pourrait définir comme une sorte de paternité littéraire »¹⁸.

¹⁶ Lettre à G. Coi, [Venise janvier-février 1760] (cf. Bibliothèque du Séminaire de Padoue, Cod. 721, vol. II, p. 637-638).

¹⁷ Cf. [G. Greatti], *Memorie intorno la persona e la vita dell'abate Pellegrino Gaudenzi scritte da Dicofilo Caristio*, dans *Poesie dell'abate Pellegrino Gaudenzi forlivese*, Nice, Società Tipografica, 1786, p. VI (sur l'identification de l'auteur de cette biographie cf. C. Chiancone, *La scuola di Cesarotti e gli esordi del giovane Foscolo*, à paraître. Cf. aussi les lettres à G. B. Giovio (Padoue [été] 1781 : « L'abbé Gaudenzi [...] vit depuis six ans à Padoue, où il s'est consacré aux études de poésie sous ma direction », cf. *Opere*, XXXVI, p. 123-124) et à C. Vannetti (Padoue 26 juin 1781 : « Au moyen de Mme la comtesse Franco vous pourrez connaître les talents poétiques d'un autre jeune homme qui mérite davantage d'être considéré comme l'un de mes élèves, car il est depuis plusieurs années édiqué par moi avec prédilection et assiduité », cf. *Opere*, XXXVI, p. 91-93).

¹⁸ Lettre à A. Mazza, Padoue 21 juillet 1781 (cf. *Opere*, XXXVI, p. 127-128). Cette revendication de paternité était réaffirmée publiquement, bien que d'une manière cryptique, dans le bref nécrologe du disciple que Cesarotti récitait devant l'Académie de Padoue (cf. *Opere*, XVIII, p. XI-XIV) : le professeur y commémorait le décès prématuré de son élève en citant des vers tirés de sa propre traduction d'« Ossian », là où justement le barde celtique pleurait à chaudes larmes la mort de son fils Oscar.

Gaudenzi disparut prématurément en 1784, mais Cesarotti sut aussitôt trouver une personne avec laquelle renouveler cette expérience paternelle. En 1785, arriva à Padoue un étudiant en médecine originaire de Corfou, nommé Pier Antonio Bondioli. Cesarotti s'y attacha à tel point, qu'à partir de 1792, le jeune Grec devint dans sa correspondance « mon aîné »¹⁹. En même temps, deux autres parmi ses jeunes élèves devinrent ses protégés et collaborateurs: le Frioulan Giuseppe Greatti et le Vénitien Angelo Zendrini. Le premier aida le maître dans des tâches de secrétariat, comme l'on dirait aujourd'hui (correspondance, promotion éditoriale, envoi de volumes); le deuxième, jeune talent très prometteur dans les langues anciennes, eut la plus noble tâche d'attaché à la chaire du maître²⁰.

En 1792 (la même année du départ de Bondioli – et ceci ne fut pas du tout par hasard), dans l'école et dans le cœur de Cesarotti arriva un nouveau jeune espoir des sciences italiennes, le zoologue et chimiste de Chioggia Giuseppe Olivi, lui aussi très studieux et doué d'une grande sensibilité, et qui, par là même, dut certainement rappeler à son vieux maître les souvenirs chéris de Gaudenzi et Bondioli²¹.

La correspondance entre le jeune Olivi et son maître, toujours conservée, témoigne pour la première fois de manière directe de l'extraordinaire entente non seulement intellectuelle mais aussi affective et véritablement paternelle que Cesarotti arrivait à établir avec ses propres élèves, ainsi que du rôle de mentor, conseiller moral et confident qu'il détenait auprès d'eux²². Elle nous montre toutefois, en même temps, le défaut de fond de son magistère. Cesarotti attendait en effet de ses élèves une identité totale de vues littéraire, philosophique et politique, faute de quoi il excluait l'élève de son affection. Ce fut ainsi que, dans les dernières années de l'école césarottienne (de 1797 à 1808), la « famille » traîna péniblement son existence de manière de plus en plus autoréférentielle, en multipliant les rituels internes au groupe et sans plus jamais s'adresser à l'extérieur afin de promouvoir, comme jadis, une réforme de la culture.

Le cercle padouan crût ainsi davantage en nombre, en accueillant des élèves de plus en plus dociles, et désormais consacrés à un culte

¹⁹ Lettre à G. Olivi, [septembre 1792] (cf. *Opere*, XXXVII, p. 201). Sur Bondioli cf. M. Pieri, *Elogio del signor Pietro Antonio Bondioli professore*, dans *Memorie di matematica e di fisica della Società Italiana delle Scienze*, XV, Verone, 1811, p. I-XXV.

²⁰ Lettre à A. Zendrini, Padoue 6 décembre 1785 (cf. Bibliothèque municipale de Padoue, R.M.A. 360).

²¹ Sur la vie et l'œuvre de G. Olivi cf. C. Gibin, *La geometria della natura: Chioggia e l'Europa nella vicenda intellettuale di Giuseppe Olivi naturalista del Settecento*, Padoue, 1994.

²² Lettre à G. Olivi, Selvazzano 24 septembre 1792 « Vous m'appelez *Mon Père*; à vrai dire, j'étais un peu las de ma paternité, et j'avais quasiment fait vœu de renoncer à ma faculté génératrice; vous pourtant semblez bien mériter une exception; mais dans ce cas de figure, je ne pourrai vous donner que le titre de *mon deuxième né*, car le droit d'aînesse [pour Bondioli] est déjà décidé de la manière que vous savez » (cf. *Opere*, XXXVII, p. 199-201).

de plus en plus dépassé du vieux maître, ainsi qu'à l'imitation servile de son style poétique: parmi eux, on citera Mario Pieri de Corfou (un poète aujourd'hui tout à fait oublié, et connu uniquement comme mémorialiste), Giuseppe Barbieri de Bassano (que Cesarotti appela « mon dernier né », et qui hérita des papiers et de la chaire du maître), et Quirico Viviani de Trévise (aujourd'hui connu uniquement comme éditeur de Dante)²³. Ceci fut la raison pour laquelle le magistère césarottien ne survit pas à son créateur. À la mort de son chef, en 1808, l'école se dissout, et les membres de la « famille » poursuivirent leurs carrières chacun de leur côté; ils finirent tous par obtenir une chaire, mais aucun d'entre eux ne fut capable de recréer une nouvelle école sur de nouvelles bases et de nouveaux principes.

Le concept de « paternité césarottienne » ne pouvait pas demeurer sans conséquences dans le rapport entre élèves. Cesarotti avait encouragé ses disciples préférés à se considérer comme des frères, et il les considérait en retour comme ses propres « enfants ».

La première attestation de cette pratique remonte à 1791. En présentant un discours académique de Greatti, conçu comme continuation et achèvement d'un discours précédent de Gaudenzi, Cesarotti rappelait que le Frioulan « a le mérite d'avoir fait germer le grain que son frère avait planté »²⁴. Quatre ans plus tard, dans son éloge funèbre d'Olivi, Cesarotti se souvenait du fait que pour son cher élève « la société des Professeurs et des hommes de lettres était pour lui comme une deuxième famille composée de nombreux frères distingués entre eux uniquement par leur âge et leurs tâches »²⁵. Dix ans plus tard, en passant les salutations de Pieri à Bondioli, Cesarotti ajoutait: « Il te dit bien de choses, et aspire au poste de ton consanguin auprès de moi. Je ne lui nierai pas la moindre part de mon héritage, sauf bien sûr les droits qui sont déjà dus à l'aîné et au cadet »²⁶.

Et cela n'est pas tout. Dans la fort intéressante correspondance entre le dit Olivi et un autre membre du même cercle, Daniele Francesconi, on remarque que les lettres sont adressées à « Mon cher Ami, et Frère »; Cesarotti y est appelé « notre bon Père », les bavardages amicaux « la conversation fraternelle », et les retrouvailles « les fraternités »²⁷.

²³ Sur Mario Pieri (1776-1852) cf. *Della vita di Mario Pieri scritta da lui medesimo libri sei*, Firenze, 1850, 2 vol. Sur Q. Viviani (1780-1835) cf. G. Zagonel, *Quirico Viviani, letterato, scrittore, poligrafo e traduttore, discepolo di Melchiorre Cesarotti: vita, opere scelte, lettere*, Vittorio Veneto, 2009.

²⁴ Cf. *Opere*, XVIII, p. 79 (souligné par nous).

²⁵ Cf. M. Cesarotti, *Elogio dell'abate Giuseppe Olivi ed analisi delle sue opere con un saggio di poesie inedite del medesimo*, Padoue, Penada, 1796, p. 38-39 (souligné par nous).

²⁶ Lettre à P.A. Bondioli, Padoue 20 mars 1806 (cf. Bibliothèque Riccardiana de Florence, Ms. 3566. Souligné par nous). On fait référence naturellement à Bondioli (« l'aîné ») et à Barbieri (« le cadet »).

²⁷ Sur Daniele Francesconi (1761-1835) cfr. D. Francesconi, *Vita opere scelte epistolario*, éd. G. Zagonel, Godega di Sant'Urbano, 2008. La correspondance entre Olivi et Francesconi, toujours inédite, fera bientôt l'objet d'une étude de ma part.

Une génération plus tard, en 1808, Cesarotti présentait son « cadet » Barbieri à Francesca Morelli, peut-être la seule femme à avoir véritablement rejoint la « famille » césarottienne, en l'appelant « votre frère », et il ajoutait de surcroît : « Il accepte et se réjouit de tout cœur du titre de *vostra fratello* ; pour l'instant il vous remercie par mon intermédiaire, mais il vous adressera bientôt personnellement ses *sentimenti d'obbligazione et de fraternité* »²⁸. À la même époque, en outre, Pieri conjurait son maître de l'accepter dans sa famille idéale avec les mots suivants : « Pourquoi voulez-vous me priver si cruellement de tout espoir d'obtenir un jour le titre précieux de *vostra figlio*, qui fit toujours l'objet de mes vœux les plus fervents ? ». Il faisait ensuite allusion au « dernier né » Barbieri dans les termes suivants :

Que perdrait ce très digne fils qui est le vôtre, en acquérant *un nouveau frère* ? [...] Je me flatte de croire que le père ne sera pas barbare au point de jeter dans la rue *la progenitura* que Dieu voudra lui donner dans l'avenir ; et que, le cadet ayant ce très bon tempérament et cet esprit délicat que je lui devine, il ne dédaignera certainement pas de recevoir *un frère* qui aura pour lui ce respectueux attachement que l'on observe toujours envers son aîné²⁹.

En l'espace d'une trentaine d'années, de l'arrivée de Gaudenzi jusqu'à la mort du maître, le cercle césarottien avait donc acquis la forme d'une famille idéale, douée d'un propre code interne. Mais à la différence des fraternités intellectuelles classiques, qui étaient fondées – comme on l'a vu – sur le partage d'une passion littéraire, et maintenues en vie à travers une correspondance irrégulière, dans le cénacle padouan l'auteur vénéré l'était en chair et os, et il pouvait donc être fréquenté et consulté quotidiennement.

C'est cela qui favorisa la création d'un rituel familial précis, que l'on peut aujourd'hui reconstituer grâce aux correspondances privées, et que nous pouvons schématiser de la manière suivante :

1) La reconnaissance de l'élève.

Cesarotti croisa des centaines d'élèves à ses cours universitaires ; mais seuls ceux qui lui avaient démontré des talents hors du commun et, surtout, fait preuve d'une grande sensibilité de caractère, purent devenir ses « enfants ». L'élève idéal était pour lui le *puer-senex*, capable d'accorder la sensibilité d'un jeune homme à la gravité et à la maturité d'un adulte, et qui incarnait finalement cette synthèse de raison et de sensibilité, qui fut le fondement de l'esthétique césarottienne³⁰. Une

²⁸ Lettre à F. Morelli, [mars 1808] (cf. *Opere*, XXXIX, p. 144-145. Souligné par nous).

²⁹ Lettre de M. Pieri, Corfou 4 septembre 1804 (cf. Bibliothèque Riccardiana de Florence, Ms. 3525. Souligné par nous). Deux ans plus tard, Cesarotti écrivait à Quirico Viviani : « Pieri t'attend avec une joie fraternelle » (Padoue 8 décembre 1806, cf. Bibliothèque universitaire Estense de Modène, Aut. Campori, Cesarotti Melchiorre, f. 16).

³⁰ Lettre à M. Capovilla Cesarotti, Padoue 19 juillet 1788 : « [Bondioli] est un jeune homme et très cher ami doué de rares et très hauts talents, et d'un très aimable caractère

fois reconnu comme son fils, l'élève n'était plus seulement un auditeur à ses cours, ou bien un simple collaborateur, mais un véritable enfant, et l'attachement qu'on lui devait était égal à celui dû à un descendant. On était alors jaloux de lui, on se réjouissait de ses succès, et naturellement on souffrait de son absence : « Mais mon cœur ne peut chanter les qualités du tien qu'en pleurant/Et il lui répond : Ô laurier ! Ô mon fils ! Maintenant je te perds ! », comme le dit Cesarotti dans un sonnet écrit après que Bondioli eut obtenu sa licence³¹.

2) La mise à l'épreuve.

L'élève devait être fidèle au « père » et partager ses valeurs. Pour en avoir la certitude, le maître le soumettait à une sorte de procédure d'admission dans le groupe, qui était graduelle. Comme la correspondance avec Olivi nous le montre, le jeune « candidat » à la paternité cesarottienne était soumis à une véritable « initiation préparatoire » (ce sont les propres mots de Cesarotti), pendant laquelle l'élève était tout d'abord appelé « Mon fils désigné », puis « Mon fils à moitié », et finalement, toute épreuve réussie, « Mon fils adoptif »³². L'exemple le plus éclatant d'« épreuve » de fidélité est peut-être celui que l'on retrouve dans une lettre à Olivi dans laquelle Cesarotti, horrifié par l'exécution de Louis XVI, somme au disciple de faire vœu de haine éternelle à la Révolution Française. L'élève s'exécuta tout de suite, et sa « filiation » fut ainsi confirmée.

3) L'hospitalité.

C'est le cas de Gaudenzi, Zedrini, Pieri et Barbieri, qui non seulement coopérèrent avec leur maître, mais furent aussi hébergés par lui.

4) La création d'un code interne.

Dans la correspondance de Cesarotti avec ses disciples, on parle souvent de « baiser paternel » et d'« accolade paternelle », c'est-à-dire des gestes avec lesquels il avait coutume d'accueillir ses élèves, personnellement ou bien par lettre³³. On y parle aussi de visites et de déjeuners

[...] il donna preuve d'une doctrine et de capacités bien au-delà de son âge » (cf. *Opere*, XXXVII, p. 77-78).

³¹ Le sonnet parut, avec le titre *Pour la maîtrise de Pier-Antonio Bondioli élève de l'Académie de Padoue jeune homme éminent pour ses talents et coutumes*, dans *Anno poetico*, IV (1796), p. 240 ; ensuite, avec le titre *Pour une maîtrise*, dans *Opere*, XXXII, p. 185.

³² Cf. respectivement les lettres à G. Olivi datées Padoue 19 décembre 1792 (cf. Bibliothèque Nationale de Florence, N.A. 1283, I, 2) et Padoue 23 février 1793 (cf. Bibliothèque du Séminaire de Padoue, Cod. 773, tome II, 57), et celle à M. Cislago Cicognara datée Selvazzano 6 juin 1795 (cf. Bibliothèque nationale de Florence, Carteggi Vari 444, 111).

³³ Cf. les lettres à M. Pieri (Padoue 8 octobre 1804 : « Adieu avec tout mon cœur. Je t'envoie mon baiser de la paternité », cf. Bibliothèque Riccardiana de Florence, Mss. Vari, Cass. 9.32) et à G. Greatti (Padoue 15 mars 1805 : « Je languis toujours de

dans sa villa de Selvazzano, près de Padoue, où le professeur allait en villégiature; du choix d'un sobriquet pour chaque élève, qui pouvait être un diminutif (Giuseppe Olivi fut appelé « Olivetto », Pier Antonio Bondioli « Pierino »)³⁴, ou bien un prénom arcadien ou ossianique (Barbieri fut surnommé « Fileremo Limonio » ou alors « Oscar »)³⁵, voire un surnom farfelu (Giuseppe Greatti est une fois surnommé « Esatir »)³⁶. Dans la correspondance avec ses disciples, on trouve aussi bon nombre de néologismes et de jeux de mots, tirés de situations et références internes au groupe, et qui naturellement devaient être parfaitement incompréhensibles pour les étrangers³⁷.

5) Le relais intellectuel.

Dans l'école de Cesarotti, l'héritage spirituel et intellectuel ne se transmettait pas seulement de maître à élève (rappelons le cas des « enfants » Zendrini et Barbieri, qui devinrent respectivement l'attaché et le successeur à la chaire universitaire de leur « père »), mais aussi d'élève à élève³⁸. Nous avons vu Greatti achever, en 1791, un discours académique présenté sept ans plus tôt par son « frère » Gaudenzi³⁹. À peu près au même moment, un « tandem » fraternel Greatti-Gardin présenta à l'Académie de Padoue un nouveau double discours de philologie classique⁴⁰. Par la suite, le même Greatti rédigea la première partie d'un travail philologique (*Analyse des neuf premiers chants de l'Iliade traduite par l'abbé Cesarotti*) qui par son titre même révélait

pouvoir te serrer dans mes bras ici, et je suis désolé d'entendre que le seul espoir de pouvoir le faire est enfermé dans ce baiser de la paternité que tu veux bien mériter », cf. Bibliothèque municipale d'Udine, Ms. 875, f. 932).

³⁴ Cf. les lettres à C. Zacco, datables entre l'été 1790 et mars 1793 (cf. *Opere*, III, p. 195-196, 326-328).

³⁵ Lettre à G. Barbieri, [3 décembre 1802] (cf. *Opere*, V, p. 6).

³⁶ Lettre à G. Greatti, Padoue 15 mars 1805 (cf. Bibliothèque municipale d'Udine, Ms. 875, f. 932).

³⁷ Juste quelques exemples de néologismes parmi les plus fréquents tirés de la correspondance cesarottienne : « inselvagianito » (rentré dans la villa de Selvazzano), « ripadovanato » (retourné à Padoue), « strevisanato » (qui ne ressemble plus à l'ami Trevisan), « zaccheggiare » (qui se consacre à la vie mondaine et politique aussi assidûment que l'ami Costantino Zacco), « disimpierirsi » (sortir de sa propre taciturnité, comme l'a fait Pieri).

³⁸ Sur la filiation spirituelle des élèves cf. F. Waquet, *Les enfants de Socrate : filiation intellectuelle et transmission du savoir (XVII^e-XXI^e siècles)*, Paris, 2008.

³⁹ Le discours fut publiée trois ans plus tard; cf. G. Greatti, *Esame critico della vita di Cicerone scritta da Plutarco*, dans *Saggi scientifici e letterari dell'Accademia di Padova*, t. III, p. II, 1794, p. 233-234. Greatti présentait ce travail à l'Académie de Padoue, en rappelant justement d'emblée qu'il s'agissait de la continuation d'un ouvrage de « votre éminent Membre, et mon Ami, M. l'Abbé Gaudenzi », outre que d'un « hommage honorable à cet ami ».

⁴⁰ Aux archives de l'Académie de Padoue j'ai trouvé les titres de deux discours présentés : *Gardin / Difesa di Cicerone dalla taccia di verbosità* et *Greatti / Difesa di Cicerone sulla mordacità*; le premier avait été présenté aux académiciens le 4 juin 1789, le deuxième le 27 janvier 1791 (cf. Archives de l'Académie Galiléenne de Padoue, b. XXVIII, f. 2412).

son origine « familiale », et qui aurait été achevé par leur « cadet » Pieri quelques années plus tard⁴¹. Cette activité de relais intellectuel toucha à son sommet à l'époque de la mort de Cesarotti, lorsque le groupe de ses anciens protégés, chapeauté par Barbieri et Pieri, travailla avec assiduité à ce véritable testament spirituel du magistère cesarottien qu'est l'édition des *Œuvres complètes* de l'abbé.

6) Le devoir de mémoire.

Dans l'école de Cesarotti, le relais ne fut pas seulement intellectuel, mais aussi affectif et basé sur un modèle qui se rapportait à la *pietas* des anciens : un respect absolu de la figure paternelle, qui est honorée, vénérée et défendue des attaques ; et, de surcroît, un devoir de mémoire vis-à-vis des défunts du même noyau familial. Par conséquent, à la disparition d'un membre de la « famille », c'était le « père » et les « frères » qui se chargeaient de la nécrologie, de la biographie officielle et de l'édition posthume des œuvres du défunt. On vit bien cela à l'occasion des deux deuils de l'école de Cesarotti : les décès prématurés de Gaudenzi en 1784, et d'Olivi en 1795. Dans le premier cas, Greatti s'occupa de rédiger la biographie officielle de son « frère » disparu, comme complément de la nécrologie académique récitée par le « père » commun Cesarotti, et se chargea de l'édition posthume des œuvres. A l'occasion de la mort d'Olivi, le rituel funèbre au sein du groupe fut encore plus riche, et l'hommage bien plus explicite : cette fois-ci le « père » Cesarotti rédigea un long et touchant récit personnel, intitulé *Éloge funèbre de l'abbé Giuseppe Olivi* et qui fut son ouvrage le plus intime et personnel et en même temps le manifeste de son magistère. A cet important travail, Greatti, pour sa part, ajouta en appendice une nécrologie amicale et quelques poèmes inédits du « frère » disparu⁴².

7) L'expulsion des transgresseurs.

C'est un point essentiel, car il concerne de près l'élève de Cesarotti qui est aujourd'hui de loin le plus connu, et que nous n'avons pourtant pas encore mentionné car il mérite décidément d'être traité à part.

Comme toute famille, celle de Cesarotti connut des moments difficiles. S'ils eurent des conséquences différentes, ces moments eurent une cause commune : la politique. Ou plus exactement, une conception différente de la « famille », qui inclurait non plus seulement la fraternité intellectuelle, mais aussi la fraternité civique. Une Fraternité non plus limitée aux rares adeptes d'un cercle fermé, mais élargie à tous

⁴¹ Parmi les papiers de Pieri j'ai trouvé une note manuscrite : « Continuer l'extrait de l'Iliade, publié dans un journal jusqu'au chant IX, et qui fut exécuté par l'Abbé Greatti » (cf. Bibliothèque Riccardiana de Florence, Ms. Ricc. 3552. La note est datable entre 1804 et 1808).

⁴² Cf. [G. Greatti], *Poesie dell'abate Pellegrino Gaudenzi forlivese...* cit. ; M. Cesarotti, *Elogio dell'abate Giuseppe Olivi...* cit. (dans ce dernier, le *Portrait de l'abbé Olivi* de Greatti se trouve aux p. 85-88).

les citoyens et à toute la société. En somme, un tout nouveau concept de Fraternité, qui en automne 1796 déferla sur la Vénétie, porté par les baïonnettes révolutionnaires du général Bonaparte.

L'école césarottienne, depuis toujours sévèrement apolitique, demeura étrangère aux événements du Triennio jacobin (1796-1799). Il y eut toutefois deux exceptions : le jeune Niccolò Ugo Foscolo à Venise, et Giuseppe Greatti à Padoue furent les deux seuls disciples de Cesarotti qui adhérèrent aux nouvelles idées avec enthousiasme. Le résultat fut leur expulsion de la « famille », et l'interruption subite de leurs relations avec le maître. Dans leurs discours aux Sociétés d'Instruction et Cercles Constitutionnels, la seule Fraternité à laquelle ils faisaient référence était politique : plus aucune mention ni de la « fraternité » avec les Gaudenzi, Olivi et Bondioli, ni du « père » d'antan, remplacé par une mère spirituelle et abstraite : la Patrie. On sait bien ce qui en fut de Foscolo : exilé après Campoformio (1797) jusqu'à la fin de ses jours, il ne remit plus jamais les pieds dans l'école césarottienne (dont pourtant il avait bien été membre : n'oublions pas ses lettres de jeunesse, où il s'adressait à Cesarotti avec la formule « mon père » – on remarquera par ailleurs que ce dernier ne lui avait jamais rendu le titre de « mon fils »)⁴³. Greatti, au contraire, finit par regretter sa révolte : après un bref exil dans la République Cisalpine, il se réinstalla dans son pays natal en 1803. En 1804, il perdit son père (biologique) et finalement, en 1805, – ce n'est pas du tout par hasard – il retourna dans les bras du vieux « père » spirituel. Dans les lettres de cette époque, Cesarotti parle de Greatti comme d'un fils retrouvé.

8) Le remplacement de l'élève parti ou décédé.

Une fois Gaudenzi disparu, Cesarotti trouva en Bondioli un digne remplaçant. Une fois ce dernier parti, l'« aîné » fut remplacé par un « deuxième né », Olivi. A la mort de ce dernier s'ouvrit dans le cercle padouan une sorte d'interrègne et un nouveau concours à sa succession : y prirent part, entre autres, le frère germain du jeune défunt (Tommaso Olivi) ainsi que le jeune Foscolo, âgé alors de dix-sept ans ; mais ce furent Barbieri, Pieri et Viviani qui l'emportèrent⁴⁴.

L'histoire et le fonctionnement de l'école de Cesarotti bien cernée, il ne nous reste maintenant plus qu'à comprendre l'origine de ses rituels et de son esprit : étaient-ils nés d'un élan passionnel pur et simple, ou ses membres suivaient-ils, consciemment ou inconsciemment, un modèle précédent ?

⁴³ La correspondance Foscolo-Cesarotti a été publiée dans U. Foscolo, *Epistolario*, I, éd. P. Carli, Firenze, 1949, p. 17-42.

⁴⁴ À ce sujet, je me permets de renvoyer à ma thèse de doctorat : *La scuola di Melchiorre Cesarotti nel quadro del primo Romanticismo europeo...* cit.

La question n'est pas simple car les protagonistes eux-mêmes n'en disent rien dans leurs écrits. La toute première impression, en lisant les témoignages, est celle d'une empathie profonde et spontanée entre un maître célèbre et charismatique et un groupe d'élèves qui l'admiraient jusqu'à la vénération.

Pour essayer de mieux expliquer cela, il ne faudra pas négliger les facteurs, pour ainsi dire, psychologiques. Nous savons en effet que Cesarotti avait connu une enfance plutôt malheureuse, à l'écart de ses parents, et qu'il ne fut jamais en bons termes avec ses frères et sœurs⁴⁵. En lisant sa correspondance, on réalise qu'il a tenté de créer autour de lui, dès son plus jeune âge, une famille d'élection destinée à remplacer sa famille biologique, bien évidemment afin de combler un manque affectif qui remontait à son enfance. Jeune élève du Séminaire de Padoue, il avait été « adopté » intellectuellement par un de ses maîtres d'école, l'abbé Giuseppe Toaldo, qu'il aurait ensuite considéré comme son « père » spirituel : les sources nous racontent, à ce propos, que Cesarotti avait coutume d'appeler Toaldo « Mon Socrate » : cela nous offre, en passant, un premier modèle culturel⁴⁶. De plus, nous savons que le jeune Cesarotti avait l'habitude d'appeler « Ma Mère » la comtesse padouane Francesca Capodilista, qui l'avait aidé et assisté pendant les années difficiles de sa jeunesse⁴⁷. Une fois ces deux nouveaux parents trouvés, il semble logique que Cesarotti, arrivé à l'âge adulte, ait senti le besoin d'une descendance, et qu'il ait donc trouvé dans ses jeunes protégés autant d'enfants⁴⁸.

Mais y avait-il un modèle culturel ? Fort probablement, oui.

Au lecteur attentif, il n'aura certainement pas échappé la ressemblance entre le discours et les rituels fraternels de l'école cesarottienne et ceux d'un autre, bien plus célèbre, du dix-huitième siècle. Le siècle des Lumières – on le sait bien – avait en effet commencé à parler de Famille et de Fraternité dans le domaine franc-maçonnique.

L'hypothèse selon laquelle la « liturgie » du cercle de Cesarotti cachait des références franc-maçonniques est sans doute alléchante ; elle doit toutefois être abordée avec prudence, car mes recherches en archives sur Cesarotti et ses proches n'ont révélé aucun document prouvant l'affiliation de membres du cercle cesarottien à une Loge maçonnique⁴⁹. Bien au contraire, dans de nombreux écrits privés, le

⁴⁵ Comme l'on peut remarquer aisément en feuilletant sa volumineuse correspondance.

⁴⁶ Lettre à C. Zacco, Padoue 20 novembre 1797 : « J'ai perdu l'ami et le père, le vrai philosophe à cette époque de vertige universel ; le seul auquel je pouvais révéler tout le fond de mon cœur » (cf. *Opere*, XXXVIII, p. 30-31).

⁴⁷ Cf. G. Barbieri, *Della vita e degli studj dell'abate Melchior Cesarotti*, Padoue, 1810, p. 28.

⁴⁸ Dans le premier chapitre du dit essai sur la transmission du savoir, Françoise Waquet a exhumé celui qui a peut-être été le tout premier cas de paternité affective d'un maître envers un élève : il s'agit du célèbre scientifique Galileo Galilei, qui avait coutume d'appeler « mon fils » son élève et protégé Vincenzo Viviani.

⁴⁹ À part Greatti, aucun des élèves de Cesarotti n'est jamais cité dans les lettres adressées à la Police Secrète de Venise (cf. Archives Nationales de Venise, fonds Inquisi-

professeur parle avec mépris de la franc-maçonnerie, qu'il jugeait responsable des désordres révolutionnaires de l'après-1789⁵⁰. Pourtant, il est certain que, depuis son plus jeune âge, il avait été proche des milieux politiques réformistes de la République vénitienne, et il est prouvé que, sinon parmi ses élèves, au moins parmi ses amis, se trouvaient de nombreux francs-maçons⁵¹.

De surcroît, il est utile de mentionner une coïncidence chronologique singulière. Comme on l'a vu, le rituel familial de l'école cesarottienne avait commencé à trouver sa forme définitive vers la moitié des années 1780. Or, c'est justement en 1785 que les loges maçonniques vénitiennes furent fermées et interdites par le gouvernement.

Toutefois, c'est la structure même de ces rituels qui évoque le plus directement une influence maçonnique. Un code de discipline ; des devoirs envers les autres membres du groupe ; le respect absolu pour ceux qui occupent les degrés supérieurs ; la conscience d'appartenir à un univers séparé de l'extérieur ; la solidarité réciproque ; l'obligation d'éviter toute dispute ou désaccord ; le devoir d'hospitalité ; la condamnation du parjure et de la trahison ; la notion de partage d'un parcours commun, qui mène à un perfectionnement individuel et à un affinement des qualités morales par la suite réservées au profit de l'humanité⁵² – tous ces aspects constituaient l'architecture même du rituel maçonnique : et, comme on peut aisément le remarquer, chacun d'entre eux trouvait son équivalent parfait dans les us et coutumes de l'école cesarottienne. Le « baiser de la paternité » et l'« accolade paternelle », que Cesarotti donnait ou envoyait par lettre aux élèves pour les

tori di Stato), souvent anonymes, et dans lesquelles apparaissent à maintes reprises les noms des francs-maçons vénitiens.

⁵⁰ Dans une lettre à L. Godard, datée 28 juillet 1790, Cesarotti considère que ses ennemis littéraires, c'est-à-dire les « antiquaires », les « étymologistes » et les « pédants », sont bien difficiles à combattre car « ils ont fraternisé entre eux plus que les francs-maçons » (cf. *Lettere di vari illustri Italiani e stranieri del secolo XVIII e XIX a' loro amici e de' massimi scienziati e letterati nazionali e stranieri al celebre abate Lazzaro Spallanzani e molte sue risposte ai medesimi*, t. I, Reggio, 1841, p. 192-194). La franc-maçonnerie est condamnée plus directement dans des vers dialectaux rédigés vers 1803, et dans lesquels Cesarotti condamne « cette clique de *maçons* / qui se faisaient les architectes, / sur la base du dessin d'Astaroth, / d'une Tour de Nembroth / élevée pour faire la guerre / à ceux qui règnent dans le Ciel et sur la Terre » (cf. M. Caffi, *Poesia vernacola inedita di Melchiorre Cesarotti: cenni sull'autore dettati da don Angelo Zandrini*, dans *Archivio veneto*, n.s., a. XVIII (1888), t. XXXVI, p. I, p. 147).

⁵¹ Parmi les plus proches de Cesarotti on retrouve les aristocrates vénitiens Angelo Querini, Girolamo Zulian, Andrea Memmo, le ferrarais Giuseppe Rangone et les padouans Giambattista Cromer, Girolamo Trevisan, Costantino Zacco, Francesco Fanzago ; ils étaient tous des francs-maçons notoires. Pourtant, Cesarotti réussit à bien cacher ces amitiés car dans les papiers de la police secrète de Venise il n'est cité qu'une fois, et de façon tout à fait marginale, comme fréquentant la salonnière padouane Leopoldina Starhemberg Ferro (lettres à la Police datée 13 mars 1793, cf. Archives nationales de Venise, fonds Inquisitori di Stato, 1241).

⁵² Cf. F. Conti, *I fratelli e i profani. La massoneria e l'idea di Fratellanza fra Sette e Ottocento*, dans *Le concept de Fraternité...* cit.

confirmer comme ses propres enfants, font écho à ce « premier baiser fraternel » par lequel le maître vénérable accueillait le néophyte dans la loge au XIX^e siècle.

Le modèle maçonnique a donc sans doute joué un rôle important dans la conception de la « famille » césarottienne; il n'était toutefois pas le seul que Cesarotti devait avoir eu à l'esprit.

En fait, bien que la philosophie et la pensée de Cesarotti soient tout à fait laïques, sa pratique littéraire et sa vie privée furent toujours profondément marquées par sa formation de séminariste. On peut trouver une conséquence de cela dans sa correspondance: bien que professeur prestigieux de grec ancien et fin connaisseur des auteurs classiques grecs et latins, le livre le plus souvent cité dans ses lettres (parfois sur un ton plaisant, ou paraphrasé) est la Bible. Cela explique non seulement les centaines de citations de versets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testaments, mais aussi la curieuse habitude, que Cesarotti prit dans ses dernières années, de se poser non plus seulement en père de ses élèves, mais aussi en patriarche d'une famille élargie d'amis et connaissances, auxquels il adressait souvent, par plaisanterie, des formules tirées du droit canonique. À titre d'exemple, regardons les formules d'« absolution », ou bien d'« absolution plénière », ou encore d'« absolution sub conditione », que Cesarotti adressait en plaisantant à ses amis et disciples « enfants prodiges », coupables de ne pas lui avoir donné de leurs nouvelles pendant trop longtemps, ou alors de ne pas avoir respecté le rituel du groupe. C'est aussi le cas de Costantino Zacco, un jeune élève qui avait commis l'imprudence d'avouer sa fascination pour les principes de la Révolution Française, et que Cesarotti appelait à faire pénitence; et encore du sous-mentionné Quirico Viviani, qu'une fois Cesarotti menaça en plaisantant d'« excommunier » pour avoir oublié de lui rendre visite et de faire sa « profession de filialité » (et non pas « profession de foi », comme le dit le droit canonique)⁵³.

⁵³ Juste quelques exemples. Lettre à Luigi Pagani Cesa, Padoue 20 octobre 1774: « J'accepte vos excuses [...] Dans ce domaine, j'imité volontiers la conduite du Sauveur [...] je vous absous donc de votre faute et de votre peine » (cf. *Opere*, III, p. 10). Lettre à C. Zacco, 22 décembre [1789]: « Convertissez-vous, convertissez-vous; alors vous trouverez en moi beaucoup de reconnaissance et d'épigrammes amicaux que je garde pour vous tant que Dieu n'aura pas touché votre cœur. Entre temps adieu *sub conditione* » (loc. cit., III, p. 84). Lettre à G. Olivi, Padoue 6 février 1795: « Ta filialité se ressent du froid de cette saison. Nous verrons si Carême te rappellera à pénitence » (cf. Bibliothèque Nationale de Florence, N.A. 1283, I, 21). Lettre à G. Renier Michiel, [Selvazzano environ 27 mars 1802]: « J'envoie une absolution plénière au gros archiprêtre » (cf. Bibliothèque du Musée Municipal de Venise, Ms. P.D.123.C). Lettre à Quirico Viviani, Selvazzano 24 juillet 1806: « Un enfant qui promet au père de lui rendre visite dans les quinze jours, et qui non seulement ne se présente pas mais ne lui écrit pas non plus pendant quatre mois, il peut bien mériter de la part d'un père fâché le reproche de fils bâtarde; et ce même fils qui, au lieu de faire pénitence et de confesser ses péchés retombe dans la même faute, et pendant presque un an oublie à nouveau sa filialité [...], il n'a pas du tout les caractéristiques du fils légitime [...]. En tout cas, au vu du fait que toi,

Voilà donc un modèle culturel qui, lui, devait être bien familier à Cesarotti : la fraternité dans l'ancien rituel judaïque (dans lequel les coreligionnaires s'appelaient « frères » entre eux, étant tous les « enfants » des patriarches Abraham, Isaac et Jacob), et encore plus la fraternité entre les disciples du Christ⁵⁴.

On peut donc supposer que Cesarotti avait conçu son école et sa « famille » comme une franc-maçonnerie alternative, ou bien (pour utiliser un terme qui lui était cher) une « franc-maçonnerie du cœur » : en d'autres termes, une nouvelle franc-maçonnerie consacrée au culte des sentiments et qui restait pourtant en plein accord avec les principes chrétiens⁵⁵. Une création tout à fait similaire à celle qu'à la même époque Cesarotti mettait en œuvre au niveau littéraire, lorsqu'il traduisait et récrivait *Illiade* en la purgeant des parties les plus scabreuses ou immorales, en suivant les principes de la morale chrétienne⁵⁶.

Cette hypothèse est ultérieurement étayée par deux témoignages tirés de sa correspondance, et qui ressemblent fort à deux indices cachés. Dans une lettre datant de 1765, l'homme de lettres bolognais Giuseppe Antonio Taruffi félicitait le jeune Cesarotti pour l'amitié qu'il venait de lier avec le marquis Francesco Albergati Capacelli (ce dernier, soit dit en passant, était lui-même un franc-maçon notoire) : « Les âmes philosophiques sont marquées au même coin ; aussi se connaissent-elles encore mieux que les Francs-maçons »⁵⁷. Trente ans plus tard, de surcroît, le « deuxième né » de la famille césarottienne, Giuseppe Olivi, affirmait explicitement que les cercles culturels padouans étaient pour lui comme « une sorte de franc-maçonnerie sociale qui unit les hommes de lettres »⁵⁸. À l'époque de cette lettre, Olivi fréquentait assidûment l'école de Cesarotti depuis trois ans ; sa phrase pourrait donc bien être l'indice d'un lexique appris dans ce milieu-là.

mon fils prodigue, tu montres ton intention de retourner dans les bras de ton père, il t'embrasse à nouveau, et il t'absout d'une excommunication dont le but n'était pas de t'éloigner de son église, mais de t'appeler à pénitence » (cf. Bibliothèque Nationale de Florence, C.V. 513, 105).

⁵⁴ Cf. C. Sotinel, *La Fraternité dans le christianisme antique*, dans *Le concept de Fraternité...* cit. La référence évangélique semble être notamment les mots du Christ à ses disciples : « Vous n'avez qu'un maître, et vous êtes tous frères » (cf. Luc, 22, 32).

⁵⁵ Lettre à Mme de Staël, Padoue 5 juillet 1805 : « Ma bibliothèque *du cœur* » (cf. *Opere*, XXXVIII, p. 324. Mon italique). La même expression est utilisée dans une lettre à L. Florio Dragoni datée Padoue 25 septembre 1807 (cf. F. Di Brazzà, *La corrispondenza epistolare tra Melchiorre Cesarotti e Lavinia Florio Dragoni*, dans *Studi veneziani* (n.s.), 55, 2008, p. 463).

⁵⁶ Cesarotti donna à cette réécriture de *Illiade* le titre de *La mort d'Hector* ; elle fut entamée vers 1791 et publiée à Venise en 1795. Cette opération était inspirée par *L'Illiade : poème, avec un discours sur Homère, par M. de La Motte*, Paris, chez Grégoire Dupuis, 1714, un ouvrage dans lequel l'auteur avait « purgé » la version homérique de Mme Dacier.

⁵⁷ Lettre de G.A. Taruffi, Bologne 23 avril 1765 (cf. *Opere*, XXXVI, p. 30).

⁵⁸ Lettre de G. Olivi à un ami, Padoue 13 mai 1794 (cf. *Lettere di Giuseppe Olivi (1769-1795) naturalista*, éd. C. Gibin, Conselve, 2004, p. 132).

En somme, tout laisse croire que les adhérents de l'école de Cesarotti étaient bien conscients de faire partie d'une sodalité, qui était l'expression concrète de leurs affections les plus profondes. Ils se considéraient comme frères car membres égaux d'un cénacle d'élection qui, à la différence des loges maçonniques, n'avait aucune ambition politique ou de transformation de la société : leur seul but étant de construire une famille intellectuelle, conduite par un « père » attaché et guide spirituel, le seul développement qu'ils envisageaient étant celui de leur moralité et de leurs affections personnelles.

Claudio CHIANCONE